

L'ennui et l'enfant

Introduction

Bruno Deswaene, Martine Menès

L'ennui, sujet de tous les discours : politique, philosophique, littéraire, clinique, social, éducatif, est partout... et donc nulle part, « un nulle part où aller que je n'y sois déjà », souligne Frédéric Vengeon. Est-ce que cet affect complexe tire sa force de ce lien étroit à l'éprouvé de l'existence jusqu'à atteindre le désir lui-même ?

Avec ce numéro, auteurs et comité de rédaction se sont engagés dans l'entreprise périlleuse d'élaborer autour de l'ennui et l'enfant une réflexion théorique illustrée par la clinique et par les pratiques professionnelles. Tâche qui a d'abord laissé perplexe, puis a suscité une certaine ardeur, révélant que l'ennui finalement peut être une passion comme une autre. Ce serait la thèse de Martine Menès, à propos du désir du rien.

S'ennuyer, c'est autant se morfondre que se languir, tout autant s'embêter que n'avoir goût à rien. Ennui a la même étymologie que nuire, ce qui place les deux actions : s'ennuyer et se faire du tort, dans une certaine proximité. Mais l'ennui est aussi fatigue et lassitude, préoccupation et inquiétude, agacement, attente impatiente, déconvenue. Le refuser, n'est-ce pas refuser le manque, l'incomplétude ? C'est ce qu'évoque l'article collectif (I. Chevalier, M. Matrand, N. Murcier) autour de l'hypothèse du « refus de l'ennui comme défense contre l'impossibilité de combler l'autre ».

Dans la profonde transformation des références et des valeurs qui commence dès le XVIII^e siècle, les historiens observent un déplacement du statut de l'ennui. De douleur individuelle clairement motivée, il devient maladie de l'âme, puis porte parole d'un mal social indéfini et mal localisé. La modernité qui véhicule l'illusion de l'existence d'objets prompts à satisfaire immédiatement, favoriserait-elle l'ennui et/ou tenterait-elle de l'éviter à tout prix ? L'enfant du passé s'ennuyait probablement aussi. Ne serait-ce pas plutôt le regard sur l'ennui, ses manifestations, ses causes, qui ont changé ? C'est particulièrement ce qu'aborde Claude Schauder dans sa contribution sur l'évolution de la société et l'ennui des jeunes.

Pourtant les poètes, les écrivains, en ont souligné la dimension créative et dessiné les contours incertains, ce que montrent d'ailleurs les poèmes de ces jeunes filles d'un atelier d'écriture d'IMP tels que les a recueillis Françoise Brossier Mével. Comment la littérature enfantine, adolescente, ou les programmes télévisuels tiennent-ils compte aujourd'hui de l'ennui ? Marina D'Amato s'interroge sur la télé comme remède à l'ennui d'enfants captifs des programmes.

La vie quotidienne, la pratique professionnelle et la clinique regorgent de situations où les adultes pointent l'ennui de l'enfant. « Il ne sait pas quoi faire... il a toujours besoin d'un autre pour jouer avec lui... il ne sait pas s'occuper tout seul... » C'est que l'ennui, « état de lassitude involontaire engendré par la rencontre fortuite d'une certaine situation et d'un certain individu », état toujours singulier donc, rappelle Mathieu Ledoux, fait peur, d'abord et peut-être surtout aux adultes.

Comment l'enfant, lui, accepte-t-il l'ennui comme temps de vide à vivre, suspens qui peut être inquiétant entre vie et mort ? Robert Toboul, avec son « plaidoyer pour l'ennui » en définit les frontières avec la dépression pour en souligner l'aspect constructif dans « le processus de maturation qui fait de l'enfant un adulte ». Il conclut sur une élégante métaphore : la larve dans sa chrysalide, en attendant de devenir papillon et bien que seule, s'ennuie-t-elle ? Il semble y avoir pour les parents quelque chose d'insupportable dans l'ennui de leur enfant ou de leur adolescent, comme s'il pouvait être porteur d'un risque. Il est vrai que l'ennui confronte à ce danger que nous sommes pour nous. L'enfant pourrait « tourner mal » ou « se faire du mal ». Est-ce là une voie pour penser l'hyperactivité, les effondrements dépressifs, voire la mélancolie de l'enfant ou de l'adolescent ? C'est ce qu'approche Véronique Dufour dans son travail sur l'ennui de l'enfant dit surdoué.

Car l'enfant s'ennuie aussi à l'école. Ou est-ce l'école qui ennuit l'enfant ? On donne colloques, congrès et séminaires pour en débattre. On dissèque les bâillements, les mauvaises notes, les comportements et la violence des élèves, sans oublier l'incompétence des enseignants pour expliciter cet ennui débordant qui envahit, recouvre les relations sociales. Où en sont les méthodes pédagogiques actives supposées, notamment, remédier à l'ennui des apprentissages ? Dominique Ottavi interroge cet ennui contemporain, « absence du sens, au sens propre, du temps et de l'espace qui débouche sur l'absence du sens de l'effort ». Il commence dès la crèche (Irina Roufidou : les bébés et l'ennui), continue à l'école (Isabelle Lechevallier : l'ennui au collège), et s'épanouit le dimanche, c'est ce qu'Olivier Cadot et Francine Ferreira illustrent avec une situation particulière certes : des enfants en foyer d'accueil. Mais qui n'a pas connu la morosité grise des interminables dimanches en famille ?

Par ailleurs l'enfant ennuyeux pour les autres, celui qui dérange, semble être devenu l'emblème « des enfants d'aujourd'hui » comme s'il avait ce besoin irrépressible de trouver ses limites en envahissant l'espace physique et psychique des autres, comme s'il ne parvenait pas à investir son propre espace pour se penser. De quoi cherche-t-il à se défendre, voire à se protéger ? Et que tente-t-il de nous dire lorsqu'il en devient à être ennuyeux, lassant, pour ses parents, ses professeurs, ses éducateurs, sa famille d'accueil, voire même parfois pour son thérapeute ? Quel sens donner à cet ennui qui émerge en thérapie ? Est-il inscrit dans la dimension de l'affect, que recouvre-t-il comme agressivité, voire comme haine ?

Par sa présence, sa passivité ou sa gesticulation, l'enfant ou l'adolescent devient objet de désordre pour l'autre-adulte. N'est-ce pas une manière de lutter contre ses objets internes ? L'ennui serait-il un arrêt sur image, une inhibition de la pulsion, un en-deçà de l'angoisse ? S'il n'est pas une entité psychopathologique, il le devient dans les termes qui le désignent : aboulie, dysphorie... C'est une maladie du désir. Non sans effets positifs paradoxaux. Concluons donc ce dossier avec « l'obscurité clarté de l'ennui » où Tristan Garcia-Fons nous invite à voyager, jusqu'à la lumière.

La rubrique Histoire donne la parole à Berthe Burko à propos d'une enfance pas comme les autres, prises dans les impératifs d'une histoire meurtrière qui a obligé des enfants de tous les âges à être cachés pour survivre. L'on en retrouvera des témoignages dans le livre Traqués, cachés, vivants, des enfants juifs en France..., commenté par Françoise Petitot dans la rubrique Lectures.